

Le Palais de Tokyo accueille Barthélémy Togu, l'un des jeunes artistes les plus turbulents, méchants et drôles d'aujourd'hui. Dans son installation «The World's Greatest», il met à rude épreuve la bonne conscience du visiteur. PHILIPPE DAGEN

Le théâtre de la cruauté selon Barthélémy Togu

Né au Cameroun en 1967, formé en France et en Allemagne, Barthélémy Togu s'empare de tous les modes d'expression, du dessin à la vidéo, de l'aquarelle à la performance et à l'installation. Il s'empare aussi de tous les symboles politiques, économiques ou religieux, afin d'en révéler l'arrogance. *The World's Greatest*, pièce centrale de l'exposition, elle-même intitulée «The Sick Opera», accumule ainsi parodies, satires et symboles. L'élégance de la mise en scène et les harmonies colorées contrastent avec la brutalité de la dénonciation et ne la rendent que plus sensible. Il en va de même des autres pièces de l'exposition, tanks de céramique sous des moustiquaires, chimères et dragons dans des tourbillons de fusain sur les murs, et construction de châlits dans le genre camp d'hébergement — ou bien pire.

Écran vidéo. Imperturbable, Togu arrose d'un filet d'eau des dollars pliés dans un récipient. Rien ne poussera. Inlassablement, la vidéo répète le geste, stérile et satirique. L'artiste a réalisé de nombreuses performances de ce genre, petites fables absurdes de la société contemporaine. Sa dénonciation de la toute-puissance du commerce passe par un autre détail sarcastique : aux branches des oliviers — arbre de la paix — sont accrochées de petites bouteilles d'huile d'olive — «extra vierge» sans doute. Décidément, tout se vend et rien n'échappe à cette règle universelle.

Poupées. Il est logique qu'une exposition nommée «The Sick Opera» présente des poupées enveloppées de bandes de pansement et des squelettes en plastique, images de la maladie et de la mort. Il est tout aussi logique que la scène soit recouverte d'une épaisse couche de coton hydrophile. Ainsi l'allusion morbide est-elle assénée. L'histoire finira dans un cercueil orné de symboles religieux ou politiques. Cet «opéra malade» se joue sur la scène du monde et nul ne s'en tirera vivant.



«Low Fat Sex». Depuis ses débuts, Togu a joué souvent du stéréotype : Africain donc sculpteur sur bois. On connaît de lui des fétiches à mi-chemin entre corps féminin et ballon de foot, qui parodient le primitivisme. Le bois peut aussi être simplement scié, peint en noir et gravé d'inscriptions lourdes d'allusions politiques claires — Wanted, \$ 1000 000 000 Mass Destruction Weapons — ou scabreuses — Low Fat Sex, A 10 Second Coitus, par exemple. Il n'y a naturellement rien de fortuit à ce qu'elles soient rédigées en anglais. Il en est de même du titre de l'installation, et de son allusion à Cassius Clay. Togu suggérerait-il qu'il faut créer comme on boxe, à grands coups de poing ?

Aquarelles. Visages monumentaux, corps nus, têtes coupées, animaux fantastiques : les aquarelles de Togu font surgir des apparitions colorées et fluides, tracées sur le papier d'un mouvement si léger que l'on croirait que la main obéit immédiatement à l'imagination. Accrochées aux murs — sur lesquels il intervient aussi —, elles sont la part picturale de l'œuvre, indissociable des sculptures et des vidéos. En dépit de la douceur des teintes, le ton est le même, violent, ironique, provocateur. Ici deux figures anonymes regardent avec stupeur l'installation ou les spectateurs.

Barthélémy Togu, «The Sick Opera». Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson, Paris-16^e. De 4 € à 6 €. Du mardi au dimanche, de midi à minuit. Jusqu'au 23 janvier 2005.